

1. 2012, Burkina Faso. Jour 1.

Dans un petit village du Burkina Faso, en Afrique de l'Ouest, les gens vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Les enfants jouaient dans les rues, courant et criant à tue-tête. Ils célébraient ainsi, bruyamment, la fin de l'école pour la journée. Les femmes surveillaient leur progéniture du coin de l'œil tout en préparant le repas du soir. Les rares hommes visibles à ce moment de la journée passaient sur la place du village, en vélo ou à pied, rentrant dans leur foyer ou se préparant à rejoindre des amis au bar local. Le soleil commençait sa longue descente vers l'horizon, et l'atmosphère ambiante se parait d'une magnifique couleur dorée, tandis que les ombres des êtres humains qui s'agitaient devant l'astre rougeoyant s'allongeaient démesurément sur le sol de terre ocre.

La routine quotidienne fut soudain interrompue, lorsque l'un des enfants remarqua quelque chose d'inhabituel, au loin dans les cieux. Pour mieux voir, avec sa main droite il se protégea les yeux de la lumière intense de cette fin de journée, et s'écria en français, avec un ton surexcité : « Regardez, là-bas ! ». Joignant le geste à la parole, il pointait du doigt une direction vers le ciel.

Les villageois qui suivirent son conseil aperçurent au loin, dans le ciel d'un bleu azur sans nuage, un point sombre se détachant nettement à présent devant le soleil. La forme grossissait de minute en minute. Bientôt les habitants, qui s'étaient rassemblés sur la place pour assister au spectacle, entendirent distinctement un bruit sourd et mécanique. C'était un hélicoptère qui s'approchait, vision rare dans cet endroit si éloigné de la capitale du pays, Ouagadougou. Bientôt de puissantes rafales de vent générées par les pales du rotor soulevèrent un nuage de poussière tourbillonnante, qui repoussa les villageois aux abords de la place. Ils se protégeaient les yeux, tout en essayant dans le même temps de ne pas rater une minute de cet événement unique.

L'hélicoptère atterrit enfin. Dès que les pales s'immobilisèrent, les villageois commencèrent à s'approcher lentement, curieux mais méfiants, accompagnés d'enfants trop excités pour écouter les conseils de prudence de leurs parents. Les plus petits, de loin les plus intrépides, touchaient à l'appareil sans la moindre hésitation.

C'est à ce moment-là que la porte latérale s'ouvrit.

La première chose qui frappa Carl Jenkins, de plein fouet, et au sens littéral du terme, fut l'écrasante chaleur qui régnait à l'extérieur. Ce n'était pas qu'il faisait vraiment frais dans l'hélicoptère, mais dans l'environnement confiné de l'appareil, quelques degrés torrides lui avaient malgré tout été épargnés au cours de son voyage.

Il faut dire aussi que Carl Jenkins n'était absolument pas habillé pour affronter le climat africain. Jeune cadre dynamique de trente-cinq ans à la peau blanche, il n'avait pas jugé utile de modifier sa garde-robe habituelle, puisqu'il était, après tout, en service commandé. C'était donc en costume-cravate qu'il était descendu de l'hélicoptère, choix peu judicieux, il le reconnaissait lui-même, mais qu'il choisit néanmoins d'assumer avec dignité, même s'il sentait que de grosses gouttes de sueur commençaient déjà à lui couler dans le dos. Il tenait à la main droite une mallette, toute aussi incongrue que ses vêtements dans cet endroit reculé en pleine campagne.

Derrière lui descendit le garde du corps burkinabé qu'il avait recruté à Ouagadougou. C'était la première exigence qu'il avait formulée à son employeur en apprenant qu'il devait se rendre en Afrique de toute urgence. Depuis le confort de son Amérique natale, il s'était aussitôt imaginé, agonisant, battu et laissé pour mort dans une ruelle sordide, dépouillé de tous ses effets personnels, dès qu'il aurait eu le malheur de poser le pied sur le sol africain. Pour lui c'était aussi dangereux que de se rendre de nuit dans le Bronx, désarmé, en criant à tue-tête des insultes racistes, et en agitant les bras, des billets de banque plein les mains, juste histoire de voir ce qui se passerait ensuite.

Mais force était de constater que rien de fâcheux ne lui était arrivé jusqu'à présent. Bien au contraire, il avait même trouvé les gens plutôt accueillants. Par contre il refusa pendant tout le voyage de se séparer, ne serait-ce qu'une seule seconde, de sa mallette, laquelle ne contenait pourtant pas grand-chose de précieux ni d'irremplaçable. Il avait même songé pendant un moment à se l'attacher au poignet avec des menottes. Mais il finit par y renoncer, se disant qu'au contraire, cela risquait d'avoir l'effet inverse et d'attirer plutôt l'attention des voleurs potentiels !

Sur la place du village, Jenkins regarda autour de lui, et constata qu'il avait l'attention de tous les villageois suite à son arrivée remarquée. Il sortit son portable, lequel indiquait des coordonnées GPS. Il était au bon endroit à priori, mais ne savait où se diriger ensuite. Le sens de l'orientation n'était pas sa qualité première, et après tout, sa cible pouvait se trouver en ce moment dans le village. Aussi il posa à voix haute la question qui l'amenait en ces lieux, à la cantonade, dans un français hésitant : « Où être Sister Love ? ».

Sa connaissance, même vague, du français était, pour autant qu'il puisse en juger, la seule raison pour laquelle Jenkins, qui était tout sauf un homme de terrain, avait été choisi pour cette mission. Dès la mission confiée, il avait aussitôt regretté d'avoir noté ce détail dans son curriculum vitae. Une femme d'un âge certain s'avança vers lui.

« Si vous parlez de la sorcière, elle est là-bas, dit-elle en français. S'il vous plait, faites-la partir. S'il vous plait ! »

Elle agitait les bras nerveusement tout en parlant à Jenkins, lui indiquant une vague direction vers les collines situées à l'est du village. L'homme fut surpris par le mélange de haine et de peur qu'il percevait dans le ton de sa voix, sentiments apparemment partagés par la foule, qui semblait à présent acquiescer avec un bel ensemble. Hommes, femmes, vieux ou jeunes, tous semblaient effrayés rien qu'à l'évocation de cette fameuse « Sister Love ».

Carl Jenkins porta son regard vers la direction indiquée par la villageoise, et plissa aussitôt les yeux devant l'éblouissant éclat du soleil. Il se rappela à cet instant qu'il avait dans sa poche des lunettes de soleil, et les chaussa aussitôt. Demandant au garde du corps de l'attendre près de l'hélicoptère, il lui précisa de bien veiller à ce que les villageois ne détériorent pas l'appareil pendant son absence. Le garde du corps se permit de lever les yeux au ciel. Son client avait vraiment l'air de prendre les Burkinabés pour des arriérés complets...

Le jeune cadre dynamique se mis en marche vers la direction indiquée. Ses chaussures, qu'il avait fait cirer la veille à l'hôtel, avait rapidement pris la couleur marron du sol de terre battue. Il transpirait abondamment et se souvint soudain, laissant échapper un juron au passage, qu'il avait oublié sa bouteille d'eau dans l'hélicoptère. Il aurait pu revenir sur ses pas pour la chercher, mais estima que cela lui donnerait l'air des plus ridicules auprès des habitants et du

garde du corps. Plus soucieux de garder la face que de soulager sa soif grandissante, il décida de presser le pas. Serait-il retourné sur ses pas s'il avait su que sa réputation était déjà fermement établie parmi les résidents, lesquels parleraient encore longtemps du « petit blanc grotesque au costume noir » ?

Heureusement pour lui, Jenkins n'eut pas à aller bien loin. Au bout de cinq à six minutes de marche, en arrivant au sommet d'une petite colline, il aperçut en bas de celle-ci une hutte toute simple, vers laquelle il dirigea ses pas sans attendre. Celle-ci se trouvait dans un endroit encaissé, les arbres alentour la protégeant de leur ombre. La cabane rudimentaire n'était pas visible de la route qui traversait le village, et l'homme était certain de ne pas l'avoir remarquée depuis l'hélicoptère.

Manquant de trébucher deux ou trois fois dans la descente, à cause de ses chaussures de ville peu adaptées, Jenkins réussit néanmoins à rejoindre l'endroit où se trouvait la hutte, et miraculeusement, sur ses deux pieds.

C'est à ce moment-là qu'il remarqua la jeune femme, assise à même le sol à l'entrée de la hutte, devant un foyer éteint. Elle n'eut aucune réaction quand Jenkins approcha, et pourtant, elle ne pouvait manquer de l'avoir entendu. Le jeune homme n'avait fait preuve d'aucune discrétion lors de son approche. Bien au contraire, celle-ci avait été émaillée des nombreux gros mots qu'il avait laissé échapper lors de sa descente difficile.

Carl attendit poliment deux bonnes minutes que la jeune femme réagisse, en vain. Il la regardait, se demandant si elle était vraiment la personne qu'il était censé retrouver. Elle était jeune, vingt, trente ans tout au plus, de constitution apparemment plutôt frêle. Elle était vêtue d'une robe simple à la couleur terne, particulièrement usée. Elle ne portait pas de chaussures. Au-dessus de son décolleté, Jenkins apercevait une sorte de tatouage rouge, en forme de cœur.

L'américain avait une impression bizarre en la regardant. Cette femme était objectivement très belle, mais dans le même temps il se dégageait d'elle une sensation de froideur extrême. On aurait dit une statue faite de bronze. Ses traits étaient doux et réguliers, mais son expression était neutre, comme vide. Sa chevelure frisée formait une couronne harmonieusement disposée sur sa tête. A ce moment précis seule sa respiration lente trahissait qu'elle était bien un être vivant, faite de chair et de sang. Sa peau n'était pas tannée par le soleil. Elle semblait irréaliste, déplacée dans le contexte de ce pays aride. Sister Love, si c'était bien elle, ressemblait plus à un mannequin tout droit sorti d'un magazine de mode, qu'à une villageoise du fin fond de l'Afrique. Paradoxalement, le fait qu'elle soit habillée encore plus pauvrement que toutes les villageoises qu'il avait pu croiser jusqu'à présent ne faisait que renforcer cette impression d'une beauté naturelle extraordinaire, dans le sens où celle-ci n'avait besoin d'aucun artifice pour être des plus frappantes.

Et pourtant, il n'y avait aucun doute, c'était bien elle, telle qu'elle apparaissait sur les quelques photos qu'on avait confiées au jeune cadre. Mais en même temps, c'était tout bonnement impossible. Ces photos dataient des années 60...

« Etes-vous Sister Love ?, demanda-t-il, en anglais. Mon nom est Carl Jenkins. »

Toujours pas la moindre réaction. Pourtant, si le dossier qu'on lui avait procuré sur elle était exact, elle comprenait parfaitement l'anglais, et elle le parlait même couramment.

« Vous n'êtes pas une personne facile à trouver, vous savez, poursuivit l'homme. La plupart de gens pensent même que vous êtes morte.

- Je suis morte, répondit la femme d'un ton absent. Ca fait des années maintenant... »

Jenkins ne se sentait pas d'humeur à jouer aux métaphores. Il fut néanmoins heureux de constater qu'il progressait. Au moins elle avait réagi, même si ce n'était qu'un tout petit peu.

« Je trouve que vous vous portez plutôt bien pour quelqu'un de décédé. Et vous ne faites vraiment pas votre âge, ajouta Jenkins.

- La peau noire vieillit mieux que la blanche, répliqua-t-elle. Vous, vous êtes tout fripés à partir de trente ans.

- Oui, j'ai déjà entendu dire ça, concéda le jeune cadre dynamique. Mais bon, d'après le dossier que je possède sur vous, vous devriez avoir plus de soixante-cinq ans. Je m'attendais à trouver une vieille femme... J'ai même cru que vous étiez la fille de cette Sister Love, un moment. Mais non, c'est bien vous.

- Pourquoi êtes-vous ici, au juste ?

- Quelqu'un souhaiterait vous rencontrer, révéla l'homme.

- Je n'ai aucun désir de rencontrer cette personne, répliqua Sister Love sur un ton qui se voulait définitif.

- Ce « quelqu'un », c'est Steven Thorne. »

Carl Jenkins avait prononcé ce nom comme si sa seule évocation aurait pu suffire à impressionner la jeune femme. Malheureusement pour lui, le silence qui suivit, et l'absence totale de réaction de Sister Love montraient l'échec complet du petit effet qu'il avait escompté.

« Suis-je censée connaître cet individu ? », demanda la jeune femme.

Jenkins ne put retenir un éclat de rire. Dans sa vision du monde, personne sur cette terre ne pouvait décemment ignorer qui était Steven Thorne !

« C'est juste un des hommes les plus puissants vivant actuellement sur Terre, précisa-t-il finalement.

- Oh, fit simplement Sister Love, d'un ton nullement impressionné.

- Bon, on ne va pas tergiverser cent sept ans. Mon boulot à moi c'est de vous ramener en Amérique. Vous venez ?

- Non. »

Jenkins commençait à se sentir irrité. Il avait parcouru des milliers de kilomètres pour en arriver là. Il ne pouvait pas échouer si près du but ! « Pense à la prime », se dit-il pour se motiver.

« Qu'est-ce qui vous retient ici de toute façon ?

- J'ai trouvé la paix de l'esprit, répondit la jeune femme. Et les villageois sont gentils avec moi.

- Vous rigolez ? Ils ont peur de vous ! »

Sister Love se permit un demi-sourire.

« Avec raison. Vous devriez avoir peur, vous aussi. »

Jenkins regarda la jeune femme, incrédule. Il avait du mal à imaginer en quoi cette femme qui devait mesurer environ un mètre soixante, et peser au maximum cinquante kilos, pouvait représenter une menace pour qui que ce soit.

« Ecoutez, Steven Thorne n'est pas un homme de ceux à qui on peut dire « non » impunément, essaya d'argumenter Jenkins.

- C'est très dommage pour lui. Et qu'est-ce qu'il me veut d'abord ? Pourquoi moi ?

- Les « supers » sont de retour », lui annonça-t-il finalement après une pause, abattant ce qu'il savait être son dernier et plus puissant atout.

Après cette révélation, Sister Love tourna brusquement la tête vers lui. C'était le premier signe d'intérêt qu'elle lui manifestait depuis le début de leur conversation. Jenkins fut très surpris par l'intensité de ce regard aux yeux sombres, dont l'expression était indéchiffrable. Il y avait de l'intérêt, sans aucun doute, mais Jenkins crut y déceler quelque chose de plus. De la douleur peut-être ? Il eut du mal à soutenir le regard de la jeune femme, mais y parvint néanmoins au prix d'un effort qu'il jugea surhumain.

Tout ce qu'il savait en cet instant, c'est qu'il avait remporté la partie...